

Il neige en mer d'Hudson

Camille Laverdière

Volume 19, numéro 6 (114), novembre–décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdière, C. (1977). Il neige en mer d'Hudson. *Liberté*, 19(6), 66–70.

Il neige en mer d'Hudson

De la Longue Ile perdue d'autres îles d'ilôts et rochers au golfe de Guillaume-Delisle en ses parois de roches alternées qui s'emportent s'enlèvent jusqu'aux rondes des goélands aériens des goélands argentés des goélands à manteau noir

jusqu'en tes yeux de sauvagine et de laisses de marée

au-dessus des croissants de plage laminaires et autres algues échouées coques bancs de moules sur ta peau châtaigne un grain de sable plus tendre qu'élymes à tes pieds

près de la pointe de tes seins quelques gouttes de rosée

Du basalte et de la dolomie du gneiss en ses moulures du violet au gris à toutes les teintes lithiques vert de gris de l'orangé des lichens à la pierre plaquée en tes yeux de tous les ors et fauves de calmes tourments sans cesse interrogés

des raisins d'ours à tous les rouges d'automne de leurs feuilles avant les engelures les blancs les bruns retrouvés à la renaissance de quelques frileux pavots

que je te nomme Manitousouc et femme pour mieux être absorbé de tes effluves jusqu'à être gorgé de toi ainsi mieux te définir de ton regard d'énigmes qui s'élève de mer d'aussi loin que l'archipel de Belcher

Que je te dise hudsonienne dans chacun de tes replis morainiques les miens dans le moindre de tes retranchements où je me sens d'aise devenir ton image de femme en ses vallées encaissées pour le calme pour l'abri le soir venu

et tu m'entraînes en tes profondeurs où j'y trouve nuits sereines et nuaisons où j'y trouve au retour de tes solstices toute sève avant l'éclatement des bourgeons d'un pays qui en ses battures glacielles déjà émerge de tréfonds de si longues présences

Que je te découvre saillante et somptueuse d'aurores ces clairons boréaux en étrangetés que je te sache de féminité en féminité jusque dans ta couche de duvet d'oies bleues en couvaïson

que je te révèle à toi-même pour que se dégagent avant l'éclatement ces fleurs de gel ces fleurs latentes fleurs de tussilages dans chacun de tes pores jusqu'en tes yeux embués

jusqu'en tes yeux du large comme vols guidés par tes bras qui s'allongent appellent ciels bousculés d'argent et coups de vent pour mieux les apaiser qui appellent lenteurs refuges aux amours pour les temps à savourer

Que je te répète belle et longue jusqu'à la morsure comme neige qui tombe lente plus que dénudée en tes yeux qui prennent teinte d'aube de plaquebières à cueillir une à une et de sable mat de sable éolisé

teinte d'une nuit profonde aux seuls bruits des cailloux
venus de mer

dans cet espace à moutonnements à l'infini d'ampleur et
de frimas qui recouvre chaque objet jusqu'à l'intimité
que je me définisse en toi par tes langueurs matinales
que je tire substance de ton aubier résine et ambre que
je sais remonter au plus lointain passé

alors je saisis mieux mes fibres même les plus profondes
pour mieux être des tiennes jusqu'en leurs tourments
d'éternelles durées

Tu es le bois sous écorce l'écaille la pierre mûrie sous les
saisons devenue du mariage au lichen plus chatoyante
d'ondes de sève et de senteur résineuse verte et bleue
de baies de genévrier avant qu'elles ne perdent leur aci-
dité

tu es la sensualité rajeunie par l'érosion qui a vu les der-
nières bernaches avant l'envol des grandes partances

tu es la prairie littorale plus souvent battue qu'ensoleillée
en ses carex en ses hippurides à feuilles verticillées qui
ne ploient qu'à peine sous le vent frileux la dune qui se
soulève se hausse à tes seins avant d'être portées à hauteur
d'arbres

et ton chant m'atteint de partout me touche me trouble
au plus profond de moi je deviens grégaire de tes gestes
lentement posés en mes angles jusqu'à me transporter et
de mal

Après maints déchirements de pierres froides jusqu'à la brû-
lure ta présence m'est saisons renouvelées où j'y fais ma

demeure d'eau de pluie de cristaux neigeux de grésil de
chaque scintillement dans le ciel étoilé

tes dents sous la salive venue d'aussi loin que le froid
maîtrisé ta chevelure libre et dispersée ton regard m'est
d'embrun parfois de pluie il m'est texture de nuit

il me conduit au vol du harfang des neiges il est houppes
soyeuses des linaigrettes entraînées par vent d'automne
qui glisse en moi me pénètre en chacun de mes vaisseaux
il m'est femme de fusion

Je sais ton ventre en saillie légère je savoure jusqu'à l'humidi-
té tout le sel de ton sexe pour qu'il prenne parole
comme pays naissant à même ses battures haletantes sous
le va-et-vient de la marée de ses eaux vertes et d'avant-
plage

ton sexe-pays à l'odeur de thé des bois à la senteur de
sapinage comme plancher de ma demeure ton sexe de
pays étranges de tous les océans ton sexe de toutes pro-
fondeurs marines de l'espace infini

et que j'aie plainte jusqu'à ce cri vif gorgé de toi jailli
de mer venu du plus loin de ton ventre qui se referme
où je m'engloutis pour d'interminables vies

ce cri monté du plus lointain passé sidéral pour qu'éclate
de l'humus aux cimes de chaque résineux le souffle libre
des grands courants sur ma tête venus de tous les azimuts

ce cri par neige et glace par vent rasant où le froid n'est
vainqueur qu'en apparence par l'hiver d'un monde ani-
mé qui ne demande qu'à éclater par tes yeux dans tes
mains une épilobe dans le creux de tes mains les graines
de quelques renouées

Plus le pays se dénude se minéralise plus le froid se fait pénétrant d'équilibre tu t'installas plus belle encore et déliée langoureuse comme herbe à peine agitée

après prise de possession que je retrouve tes saisons le calme de tes mêmes mains lentes de ton sexe à peine entre-ouvert que la mer gris encre de semence en fertilité comme en ton ventre de tout abri et ton corps

que je retrouve nymphe en grâce autant de voltiges d'étourdissements de cœur qui bat que de frissons à ta peau sur laquelle glissent les jours glissent les ans mes doigts un à un

Il neige en mer d'Hudson

CAMILLE LAVERDIÈRE